

UN DUEL,

DRAME EN DEUX TABLEAUX,

PAR M. ÉDOUARD ET ISIDORE COURVILLE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 17 AVRIL 1831.

PRIX I FR. 50 CENT.



Paris,

CHEZ MALAISIE, ÉDITEUR,

AU CABINET LITTÉRAIRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 2.

1831.

131605-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BERNARD, manufacturier.	M. CUDOT.
CLÉMENCE, fille de Bernard.	M ^{lle} CAMILLE.
JULES DUBREUIL, premier commis de Bernard.	M. WELSCH.
DUBREUIL, sous le nom de Jenneville, frère de Jules. (Mise et ton d'un homme de bonne société)	M. CULLIER.
VICTOR, ami de Jenneville.	M. MILET.
UN CHEF D'OUVRIERS.	M. BOURGEOIS.
PAUL, domestique de Bernard.	M. ROCHER.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	M ^{lle} COLSON.
UN DOMESTIQUE.	M. BARBIER.
AMIS ET PARENTS DE BERNARD.	
OUVRIERS DE LA MANUFACTURE.	

Le premier acte se passe à la manufacture de Bernard.

Le deuxième à sa campagne, à quelques lieues de Paris.

UN DUEL,

DRAME EN DEUX TABLEAUX.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une cour ; à droite de l'acteur un escalier conduisant aux appartemens de Bernard ; un petit apprentis , servant de bureaux et caisse , est adossé à l'escalier. À gauche, les ateliers de la manufacture ; une cloche à l'un des côtés de la porte d'entrée ; au fond une grille donnant sur la rue.

Au lever du rideau, des ouvriers numérotent des ballots, d'autres en placent sur des crochets. Jules, que l'on aperçoit dans le bureau, en sort quelques instans après, et remet des factures au chef des voituriers.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, OUVRIERS ET VOITURIERS.

JULES.

Allons donc, allons donc, mes amis, vous serez en retard.... Ah! vous oubliez un ballot de ce côté.... Je crains que vous ne manquiez le bateau à vapeur.

LE CHEF DES VOITURIERS.

Soyez sans inquiétude, monsieur Jules, nous avons plus de deux heures devant nous ; c'est plus qu'il n'en faut ; on peut même se rafraîchir.

JULES.

Toujours les mêmes ! *(Il lui donne de l'argent.)* Tenez, et que ce soit encore au bonheur de M. Bernard et de sa fille.

LE CHEF.

Et au vôtre. *(Aux voituriers.)* Leste, enfans. *(Les voituriers font claquer leurs fouats.)* Adieu, monsieur Jules.

(Les ouvriers rentrent aux ateliers et les voituriers partent.)

SCÈNE II.

JULES, seul.

A mon bonheur !.... Peut-il en exister pour moi ?... M. Jenneville peut offrir à sa jeune épouse un rang, une fortune ;

tandis que moi... Insensé ! cache à tous les yeux un amour qui ne peut être écouté !

(Jules va pour rentrer dans le bureau, lorsqu'il aperçoit Bernard qui descend de chez lui, parcourant une lettre.)

SCÈNE III.

JULES, BERNARD.

JULES.

Monsieur, les voituriers sont partis.

BERNARD, *présentant la lettre à Jules.*

Tiens, mon ami, prends connaissance de l'avis que je reçois.

JULES, *après avoir parcouru la lettre.*

C'est impossible ! On vous trompe, monsieur ; l'on calomnie M. Falbert : sa réputation est intacte. Hier encore, à la Bourse, j'ai entendu des négocians estimables faire son éloge.

BERNARD.

J'ai besoin de te croire... Cependant cet avis m'inquiète ; car si le malheur voulait que la position de ce banquier fût telle qu'on me l'annonce, je t'avoue que mon crédit en serait ébranlé : tu n'ignores pas ce que j'ai fait pour lui.

JULES.

Je sais qu'il vous a dû plus d'une fois son honneur... Mais, je vous le répète, l'on calomnie M. Falbert.

BERNARD.

Puisses-tu dire vrai !

JULES.

Cependant, pour vous ôter toute inquiétude à cet égard, il serait peut-être convenable de le voir.

BERNARD.

Le voir ! Le puis-je ?... Crois-tu donc que je conserve assez de sang-froid près de lui pour juger sainement de l'effet d'un pareil entretien ?

JULES.

J'en conviens ; mais un tiers pourrait, porteur de vos pouvoirs, se présenter chez M. Falbert. Connaissant mieux que personne les rapports de votre maison avec celle de ce banquier, j'offre de vous remplacer dans cette affaire.

BERNARD.

Mon ami, je n'en attendais pas moins de ton attachement.

JULES.

Monsieur, n'est-ce pas un devoir pour moi de vous servir comme un fils ?

BERNARD, *lui tenant la main.*

Tu as raison.... Suis-moi dans mon cabinet, nous y concerterons ton entrevue avec Falbert.

(Ils montent aux appartemens.)

SCÈNE IV.

JENNEVILLE, VICTOR. *(Ils entrent par la grille.)*

VICTOR.

Si je ne me trompe, mon cher Jenneville, c'est chez le négociant Bernard que tu m'amènes ?

JENNEVILLE.

Oui mon ami. *(Il conduit Victor devant les ateliers.)* Vois ses ateliers.... Quelle activité !

VICTOR.

Je t'en fais mon compliment bien sincère. *(Après être redescendu en scène.)* Je suis curieux de connaître par quel moyen tu es parvenu à captiver l'amitié de ce riche fabricant, qui est sur le point, m'as-tu dit, de t'accorder la main de sa fille ; car malgré ton amabilité et tes manières de grandeur, ta réputation de duelliste.... de....

JENNEVILLE.

Aussi n'est-ce pas sous le nom de Dubreuil que je suis connu ici.

VICTOR.

Et sous lequel ?

JENNEVILLE.

Fruit d'un amour illégitime, j'appris par de braves gens qui élevèrent mon enfance le nom de mon père, qui avait été tué en Espagne, et c'est sous le sien que je me suis présenté chez Bernard.

VICTOR.

Et ta mère, tu ne m'en as jamais parlé ?

JENNEVILLE.

Ne pouvant survivre à l'idée d'être abandonnée de l'homme pour lequel elle avait tout sacrifié, j'ai su également qu'Elise Dubreuil, ma mère, était morte en donnant le jour à un second fils, dont j'ignore entièrement l'existence. Sous le nom de

Jenneville, à l'abri du chapitre des renseignements, il y a six mois je visitai la manufacture de Bernard pour y faire quelques acquisitions. Je flattai la manie du brave homme en lui parlant commerce ; mon air de franchise lui plut ; Bernard m'invita à revenir chez lui : bientôt je gagnai tellement son estime et son amitié que je me hasardai à lui demander la main de sa fille.

VICTOR.

Fort bien. Et le négociant a accepté avec empressement une alliance aussi illustre ?

JENNEVILLE.

Cela t'étonne ? Pour me faire un mérite de plus à ses yeux, j'ai voulu, avant de rien conclure, le conduire chez Duval.

VICTOR.

Duval !!!

JENNEVILLE.

L'homme qui fait valoir mes fonds à la bourse, et qui, grâce à de vieux papiers de famille que je lui avais donnés à visiter, m'a trouvé une généalogie assez distinguée et une fortune, en héritage il est vrai, du côté de ma mère, mais qui me permettra de tenir un jour un rang très honorable.

VICTOR.

A merveille... Ah ça ! comment puis-je t'être utile ?

JENNEVILLE.

Tu passeras pour l'un de mes illustres parens le plus proche.

VICTOR.

Prends garde, pour un des tiens, ma bourse est bien mince !

JENNEVILLE.

Je vais te présenter à Bernard. J'ai cru remarquer quelque intelligence entre la charmante Clémence, sa fille, et un M. Jules, son premier commis ; ta pénétration en cette circonstance pourra m'être fort utile.

VICTOR.

Parce qu'alors.... *(Il fait le signe de donner un coup d'épée).*

JENNEVILLE, *vivement.*

Imbécille ! si quelqu'un avait remarqué ton geste !

VICTOR, *sans faire attention à l'impatience de Jenneville.*

Un rival ne t'embarrasse pas long-temps. Une... deux... parez ou ne parez pas... aussi as-tu une réputation européenne.

JENNEVILLE, *avec une impatience marquée.*

Te tairas-tu?... Quelqu'un vient.

SCÈNE V.

(*La cloche sonne au moment où Bernard, suivi de Jules, descend de chez lui; les ouvriers sortent des ateliers pour aller déjeuner et s'arrêtent à la vue du négociant.*)

LES PRÉCÉDENS, BERNARD, JULES.

BERNARD, *aux ouvriers.*

Je suis très content des dernières épreuves, chacun a rivalisé de zèle; passez à la caisse, M. Jules vous donnera la gratification d'usage: on se reposera aujourd'hui. Allez, mes enfans, je vous donne rendez-vous à ma campagne; l'on y dansera toute la soirée.

(*Les ouvriers suivent Jules et se groupent autour de la caisse. Ils sortent peu après du côté des ateliers.*)

SCÈNE VI.

BERNARD, JENNEVILLE, VICTOR.

JENNEVILLE.

Bonjour mon cher M. Bernard; permettez que je vous présente un de mes parens, M. Victor de Broval.

VICTOR.

(*A part.*) Ah! je suis noble! (*Haut.*) Oui, monsieur, arrivé ce matin pour prendre part au bonheur de ce cher cousin.

BERNARD.

Monsieur, les parens comme les amis de M. Jenneville me seront toujours agréables. (*Victor s'incline.*)

JENNEVILLE.

Ah ça, cher beau-père, je viens vous prendre pour aller chez mon homme d'affaires.

BERNARD.

N'avons-nous pas le temps?

VICTOR, *avec un air d'importance.*

Non, monsieur, dans notre famille nous tenons à honneur que tout soit vu et bien entendu avant la signature du contrat.

JENNEVILLE.

Je suis enchanté que ce soit M. de Broval qui fasse cette observation.

BERNARD.

Allons, messieurs, puisque vous le voulez. (*Appelant.*) Paul ! mon chapeau. Croyez au moins que c'est pour vous plaire si je me rends à vos instances.

VICTOR.

En affaires d'intérêt il faut en agir ainsi.

(*Jules sort de la caisse, salue Jenneville et Victor, qui le lui rendent froidement.*)

BERNARD.

Mon cher Jules, je ne tarderai pas à rentrer; si quelqu'un venait pour me parler, tu le prierais d'attendre un instant. (*A Jenneville et d Victor.*) Messieurs, je suis à vos ordres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

JULES, seul.

Ils se rendent chez le notaire pour régler les clauses du contrat; et moi, sans parens, sans appui sur la terre, je ne puis prétendre à ce bonheur. Qui donc oserait, bravant l'opinion publique, partager avec moi le déshonneur qui s'attache à celui qui n'a point de nom à offrir à une douce compagne? Fatal préjugé!... (*Clémence entre par la grille suivie d'une femme de chambre à qui elle fait signe de rentrer aux appartemens, et écoute ce que dit Jules.*) Oui, c'est le seul parti que je doive prendre... L'honneur l'exige; mais avant je verrai M. Falbert, je détournerai, s'il se peut, le coup funeste prêt à frapper mon bienfaiteur, et je m'éloignerai plus content de moi-même.

SCÈNE VIII.

JULES, CLÉMENCE, *approchant avec précipitation.*

CLÉMENCE.

Partir! Monsieur Jules, vous voulez quitter mon père?

JULES, *avec embarras.*

Mademoiselle, vous étiez là?...

CLÉMENCE.

Oui, monsieur, c'est bien mal à vous.... Que vous a-t-on fait? Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un?

JULES.

Oh! bien au contraire.

CLÉMENCE.

Et vous voulez partir?

JULES.

Il le faut, mademoiselle ; je ne saurais rester plus longtemps à Paris.

CLÉMENCE.

Ne craignez-vous pas d'affliger mon père par un si prompt départ ? Il vous aime comme un fils, oui, monsieur, comme un fils. Il y a quelques jours il me parlait encore de vous. (*Jules fait un signe de surprise.*) Je me suis bien gardée de lui dire combien depuis quelque temps je trouvais votre humeur changée.

JULES.

Quoi ! vous vous seriez aperçue....

CLÉMENCE.

Sans doute. Ce matin, n'avez-vous pas détourné les yeux en m'apercevant ?

JULES, *avec un peu d'émotion.*

Ne dois-je pas m'habituer à ne plus vous voir ?

CLÉMENCE.

Quel en est le motif ?

JULES.

Monsieur Jenneville !....

CLÉMENCE, *avec un air de dépit.*

Ah ! monsieur Jules, était-ce à vous à me le rappeler ?

JULES.

Pardon... mademoiselle..... Que ne m'est-il permis de vous ouvrir mon cœur tout entier... Qu'il m'eût été doux alors de vous en faire connaître tous les secrets.... Mais à présent je dois, je veux m'éloigner.

CLÉMENCE, *avec émotion.*

Vous aussi vous voulez donc ajouter aux peines que j'éprouve ?

JULES, *avec feu.*

Vous seriez malheureuse !.... Et cependant les assiduités de M. Jenneville, sa fortune, son rang.... un mariage....

CLÉMENCE, *avec timidité.*

Aux ordres seuls de mon père j'obéirais alors.

JULES.

Se pourrait-il !!!... Et si un autre avait été assez audacieux pour vous aimer...

CLÉMENCE, *finement, mais avec un peu de timidité.*

Et qu'il n'eût pas osé me le dire ?

JULES, balbutiant.

Oui...

CLÉMENTCE.

Je lui dirais alors, à cet autre : allez trouvez mon père, ouvrez-lui votre cœur ; il est bon, généreux, vous le savez, il ne veut que le bonheur de sa fille.

JULES, avec feu.

J'y cours. (*Fausse sortie.*)

CLÉMENTCE, malicieusement.

Arrêtez, monsieur, on a bien de la peine à vous arracher un secret.

JULES.

Ah ! charmante Clémence !...

CLÉMENTCE.

Mon père peut rentrer d'un instant à l'autre, il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble. Un peu de confiance. Vous ne voulez plus partir ?

JULES.

Ne venez-vous pas de fixer mon sort ?

(*Clémence rentre dans les appartemens.*)

SCÈNE IX.

JULES, seul.

Elle m'aime !... et je craignais de lui avouer mon amour... Mais si M. Bernard allait penser que la main de sa fille est le prix que je mets aux services que je lui ai rendus ? Cette idée détruirait tout mon bonheur ; et lors même qu'il serait disposé à m'entendre, voudra-t-il me confier le sort de son enfant quand il apprendra le secret de ma naissance ?... Oh ! non, plutôt fuir que de porter le trouble dans la maison de mon bienfaiteur... Clémence ! Clémence ! ne plus la voir !... Il le faut cependant. Mais avant de m'éloigner, voyons le banquier Falbert, et s'il est vrai que la fortune de M. Bernard soit en danger, employons tout pour la lui conserver.

(*Il entre dans les ateliers après avoir pris son chapeau.*)

SCÈNE X.

BERNARD, JENNEVILLE. (*Ils rentrent par la grille.*)

..... Oui mon cher Jenneville, j'ai une confidence à vous faire.

JENNEVILLE.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

BERNARD.

Vous savez que je donne 200 mille francs à ma fille en la mariant... mais ce que vous ignorez, c'est que ma fortune se compose en ce moment de 600 mille francs.

JENNEVILLE.

Ces détails me sont superflus.

BERNARD.

De grâce ne m'interrompez pas. Cette fortune, je la dois à un ami (*mouvement de surprise de Jenneville*), général de division. Avant son départ pour l'armée, en 1811, il me remit un portefeuille contenant 200 mille francs, avec prière, dans le cas où il serait tué, de faire venir sa fille près de moi et de lui donner cette somme en la mariant : mon ami périt à la première affaire. Voulant me conformer à ses dernières volontés, je me rendis à la maison d'éducation où sa fille était élevée. Hélas ! elle avait disparu... Un lâche suborneur avait pris la fuite avec elle.

JENNEVILLE.

Vous ne fîtes aucune perquisition ?

BERNARD.

Elles furent toutes infructueuses. Désespéré de ne pouvoir remplir mon engagement, je résolus au moins d'utiliser les 200 mille francs, et c'est avec cette somme que j'entrepris il y a dix-neuf ans le commerce que je fais aujourd'hui.

JENNEVILLE.

Qui, grâce à vos soins, a fructifié.

BERNARD.

Il est vrai. Cependant, d'un moment à l'autre je puis apprendre que la fille de mon malheureux ami existe. Vous sentez que lui devant en quelque sorte toute ma fortune, il est de mon devoir non-seulement de lui restituer les 200 mille francs, mais encore de partager avec elle la moitié des bénéfices qu'ils m'ont valu.

JENNEVILLE, avec un mouvement de dépit que Bernard n'aperçoit pas.

C'est penser en galant homme.

BERNARD.

Voilà, mon cher Jenneville, ce que j'avais à vous confier. La vieillesse arrive à grands pas, et si je mourais avant de pou-

voir satisfaire aux vœux de mon ami, je dois compter sur mon gendre pour remplir mes intentions : si du moins ce que je viens de vous apprendre ne change pas votre résolution.

JENNEVILLE.

Vous ne le pensez pas. Par ses attraits et ses vertus, M^{lle} Clémence n'est-elle pas encore un riche parti ?

BERNARD.

Vous parlez en amant ; moi, j'ai dû voir en père ; je vous devais cette confiance : et puisque rien ne s'oppose à votre bonheur, je vais tout disposer pour qu'il ne soit pas différé plus longtemps. Nous nous rendrons ensemble à ma campagne ?

JENNEVILLE.

C'est convenu ; je viens vous prendre à six heures.

(Bernard remonte chez lui.)

SCÈNE XI.

JENNEVILLE, seul.

Je reste confondu ; vouloir partager une fortune acquise par vingt ans de travaux ! Allons, allons, c'est à moi, si cela arrive un jour, à tout entreprendre pour empêcher une pareille résolution.

SCÈNE XII.

JENNEVILLE, VICTOR.

JENNEVILLE.

Ah ! tu arrives fort à propos.

VICTOR.

Que se passe-t-il donc ? encore un duel ?

JENNEVILLE.

Non : l'histoire la plus singulière. Figure-toi que Bernard doit toute sa fortune....

VICTOR.

Pas possible !

JENNEVILLE.

C'est une dette de principes chez le brave homme : je te conterai cela.

VICTOR.

S'il en est ainsi, je ne conçois pas que tu veuilles épouser sa fille ; car je te connais trop bien pour te supposer amoureux.

JENNEVILLE.

Tu pourrais bien te tromper ; malgré la confiance de Bernard, mon amour pour la charmante Clémence est aussi sincère que le serment que je fais aujourd'hui de l'aimer constamment.

VICTOR.

Toi constant !!! tu te moques ?

JENNEVILLE.

Pourquoi non ?

VICTOR.

Ne sais-je pas bien que pour toi la constance est l'intervalle qui sépare deux caprices ?

JENNEVILLE.

Libre à toi de penser ainsi. (*Apercevant Bernard et Clémence qui descendent de chez eux.*) J'aperçois M. Bernard et sa fille, laisse-moi seul avec eux, je ne tarderai pas à te rejoindre ; j'ai d'ailleurs encore un service à te demander.

VICTOR.

Pour cette affaire que tu as eu hier avec ce jeune homme au balcon des Bouffes ? (*Il sort.*)

JENNEVILLE, avec humeur.

Tu le sauras.

VICTOR.

Soit ; je vais t'attendre.

SCENE XIII.

BERNARD, CLÉMENCE, JENNEVILLE.

(*Jenneville salue respectueusement Clémence, qui le lui rend.*)

BERNARD.

Mon cher Jenneville, je suis bien aise de vous retrouver ici.

JENNEVILLE.

Mademoiselle, monsieur votre père a daigné accepter la demande que je lui ai faite de votre main ; puis-je espérer que vous voudrez bien réaliser ce vœu si cher à mon cœur ?

CLÉMENCE.

Monsieur, plus le consentement de mon père vous autorise et plus je vais vous parler franchement.

JENNEVILLE, d part.

Je ne m'étais dono pas trompé ?

CLÉMENCE.

Je me suis décidée à ne jamais me marier. (*Montrant son père.*) Voilà celui à qui je voue tous les instans de ma vie. Non, mon père, je ne vous quitterai pas au moment où je puis vous servir et consoler votre solitude.

BERNARD.

Mon enfant, penses-tu que je te laisserai consommer un tel sacrifice ? Non ; chaque âge doit remplir sa destination, et nous ferions tous deux une faute de nous en écarter. J'élevai ton enfance : ce soin me fut cher ; aujourd'hui ta tendresse m'en récompense.... Mais quand tu devrais m'oublier, ma fille, je te le dis, il faut remplir le vœu de la société.

CLÉMENCE, *se précipitant dans les bras de son père.*

Moi, vous oublier !!!

BERNARD.

Non, tu ne m'oublieras pas, je connais ta tendresse ; mais réponds-moi, dois-tu, à ton âge, consumer tes plus beaux jours à garder tristement ma vieillesse ? Et si ton cœur te dit : voilà l'époux que le ciel me destine, consens à être heureuse ; ma main te conduira au pied des autels pour y cimenter ton bonheur.

CLÉMENCE.

Mon père!...

JENNEVILLE.

Mademoiselle, loin de moi l'idée que je cherche à vouloir m'appuyer du consentement de monsieur votre père pour vous arracher le vôtre ; vous posséder est mon unique envie ; mais si le don de votre cœur ne pouvait suivre celui de votre main, quelque pénible qu'il serait pour moi de renoncer à vous, je n'hésiterai pas à le faire, plutôt que de contraindre vos désirs.

BERNARD.

Eh bien ! ma Clémence, tu gardes le silence.

CLÉMENCE, *avec hésitation.*

Puisque la volonté de mon père est pour moi sacrée, et que cet union ferait son bonheur.... (*Vivement émus.*) J'accepte l'époux que sa main m'a choisi ; mais permettez, Monsieur.... (*Clémence fait comprendre par geste à son père qu'elle désire lui parler sans témoin.*)

BERNARD.

Ma chère enfant.... Oui, oui, je t'entends....

JENNEVILLE

Je me retire, mademoiselle, et vais attendre avec la plus vive impatience ce jour qui doit combler ma félicité. (*Il fait un profond salut à Clémence. Il sort.*)

BERNARD, *en reconduisant Jenneville.*

Vous m'excusez, n'est-il pas vrai?... A son âge.... c'est bien naturel.... Allons, allons, elle sera à vous. N'oubliez pas que nous partons ensemble.

SCÈNE XIV.

CLÉMENCE, BERNARD.

BERNARD.

Nous voici seuls, ma Clémence.

CLÉMENCE.

Mon bon père!....

BERNARD.

Qu'as-tu, mon enfant ? Tu pleures.

CLÉMENCE.

En acceptant pour époux M. Jenneville, ne me faudra-t-il pas bientôt vous quitter ?

BERNARD.

Me quitter !... J'entends bien qu'il n'en soit pas ainsi.

CLÉMENCE, *avec intention marquée.*

Mon père, vous ne serez pas toujours le maître.

BERNARD.

Je ne serai pas le maître de t'avoir près de moi?.... Diable, diable, je n'ai pas fait cette réflexion..... Console-toi, j'arrangerai cela.

CLÉMENCE, *embrassant son père.*

Mon père, je suis si heureuse avec vous, pourquoi vouloir me marier ?

BERNARD.

En voici bien d'un autre. Je te présente Jenneville, te vantant ses qualités que tu sembles apprécier ; tu laisses aller les choses jusqu'à ce moment sans dire un mot ; or, je pense que Jenneville te plaît.

CLÉMENCE.

J'estime beaucoup M. Jenneville : je lui crois des sentiments

tels qu'on peut les désirer; mais je sens que je ne pourrai jamais l'aimer.

BERNARD.

Enfantillage. Avant un mois tu me remercieras.

CLÉMENCE.

Si cela n'était pas, serait-il temps alors de vous ouvrir mon cœur ?

BERNARD.

Ai-je forcé ton consentement ?

CLÉMENCE.

Non, certes; (*Timidement.*) mais si, n'ayant point interrogé l'état de mon cœur, je n'avais fait....

BERNARD.

Qu'obéir à mes volontés ?

CLÉMENCE, *tombant aux genoux de son père.*

Mon père, pardonnez à votre fille; mais telle est sa situation.

BERNARD, *relevant sa fille.*

Toi à mes pieds, viens plutôt dans mes bras. Chère enfant, mon intention ne fut jamais de contraindre ton inclination. Les choses sont bien avancées... Je tâcherai... Nous verrons...

CLÉMENCE.

Il se pourrait... Mon père... Jules... Nous resterons ensemble.

BERNARD.

Que parles-tu de Jules ?

CLÉMENCE, *troubée.*

Moi!!! (*Se remettant un peu.*) Ne devant plus vous quitter, je me réjouis d'être de moitié dans les soins qu'il devait seul à l'avenir vous prodiguer.

BERNARD, *malicieusement.*

Vraiment!... Un mariage avantageux peut se présenter pour Jules... et son intérêt exigerait peut-être alors qu'il nous quittât.

CLÉMENCE, *interrompant vivement son père.*

Oh! non, jamais, j'en suis certaine.

BERNARD, *avec malice.*

Il te l'a dit ?

CLÉMENCE, *troubée.*

Mon père, je ne crois pas vous avoir dit cela.

BERNARD, *pressant affectueusement les mains de sa fille.*

Allons, ne fais point l'enfant... je viens de lire dans ton cœur. Je sais ce qui me reste à faire. Vas, ma chère Clémence, continue ta toilette, et compte toujours sur ma tendresse.

CLÉMENCE.

Mon bon père, vous me promettez-donc...

BERNARD.

Je ne promets rien : je verrai Jenneville. Hâte-toi, nous ne tarderons pas à partir.

(Clémence sort après avoir embrassé son père, et rentré chez elle.)

SCÈNE XV.

BERNARD, seul.

Cette chère enfant ! elle aime Jules ; c'est bien naturel ; toujours ensemble depuis six ans, l'habitude de se voir, de se faire de ces confidences permises à leur âge, devaient les enchaîner chaque jour plus étroitement l'un à l'autre... Allons, allons, il faut les marier... Les marier !... quand je suis encore à savoir quels sont les parens de Jules. Placé par un ami chez moi, j'ai pu l'employer sans de plus amples renseignemens, et j'irais aujourd'hui... Qui vous en empêcherait, s'il vous plaît, M. Bernard ; ce matin, voulant récompenser le zèle et la bonne conduite de ce jeune homme, ne l'avez-vous pas, par acte authentique, reconnu digne d'être un second vous-même ?... Et le monde, que pensera-t-il ? Ce qu'il lui plaira. Pour de ridicules préventions, je ne ferai pas le malheur de ma Clémence et le mien... Mais Jenneville, comment rompre avec lui, quelle défaite *(Il réfléchit.)* Eh ! parbleu, je lui dirai la vérité ; s'il est homme d'honneur, il comprendra ma situation ; s'il se fâche, tant pis pour lui.

SCÈNE XVI.

BERNARD, JULES.

BERNARD.

Te voilà ! Eh bien, Falbert ?

JULES.

Est à sa campagne ; il revient ce soir.

BERNARD.

Que dit-on de lui à la Bourse ?

JULES.

Rien ne paraît annoncer la faillite de ce banquier : ce soir, il donne une fête à ses commettans.

BERNARD.

Bien, mon ami, me voilà plus tranquille ; tu partiras avec nous pour la campagne : tu auras tout le temps de voir Falbert demain.

JULES.

Demain, monsieur! quand, peut-être,..... Loin de moi la pensée de vous donner des craintes mal fondées. Cependant j'ai le droit de vouloir exécuter le mandat que vous m'avez confié. Souffrez que ce soir même je me rende chez M. Falbert.

BERNARD, *lui serrant la main affectueusement.*

Agis-donc comme tu l'entendras. Promets-moi seulement de venir nous rejoindre.●

JULES.

A huit heures je serai près de vous. (*Fausse sortie.*) Monsieur n'a point d'ordres à me donner.

BERNARD.

Des ordres, à toi! ce serait donc la première fois... Qu'as-tu, Jules, tu parais bien préoccupé?

JULES.

Moi, monsieur, vous vous trompez.

BERNARD.

(*A part.*) Tourmentons-le un peu pour son manque de confiance. (*Haut.*) Eh bien! mon cher Jules, je viens de fixer le sort de ma Clémence. J'ai vu l'homme d'affaires de Jenneville; j'ai trouvé une généalogie fort en règle, peu de fortune, mais pas de dettes: aussi je pense que je ne pouvais mieux trouver pour établir convenablement ma fille. N'es-tu pas de mon avis?

JULES, *avec une peine marquée.*

Ce choix comble tous vos vœux; vous devez être persuadé que je partage le bonheur qu'il vous fait éprouver.

BERNARD.

Cependant, le ton que tu mets à me répondre me ferait presque penser que ce mariage n'a pas ton assentiment.

JULES, *vivement.*

Pouvez-vous le croire, monsieur?

BERNARD, *avec malice.*

Souvent ensemble, ma Clémence n'a pas été sans t'entretenir quelquefois de Jenneville; ainsi que moi, elle pense qu'une femme ne peut être que fort heureuse avec lui; n'est-il pas vrai? et puisque son cœur est libre....

JULES.

(*A part.*) Se douterait-il... (*Haut, après avoir remonté la scène.*) Des voitures se dirigent de ce côté.

BERNARD.

Ce sont quelques amis qui viennent nous chercher. (*Ramenant Jules en scène.*) Leur arrivée t'épargne l'embarras d'une réponse. (*Jules s'incline.*)

JULES *à part.*

Grands dieux ! s'il avait deviné mon secret !

(*Quelques amis de Bernard arrivent ; Clémence paraît, embrasse son père et les salue.*)

BERNARD, *à ses amis.*

Soyez les bien-venus..... Nous n'attendons plus que M. Jenneville et son parent.

CLÉMENCE.

Les voici.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JENNEVILLE, VICTOR.

BERNARD.

Arrivez donc, messieurs.

(*Jenneville et Victor font de profondes salutations à toute la société.*)

JENNEVILLE.

Quelques emplettes à faire et des ordres à donner chez moi ont motivé ce retard dont vous avez bien voulu vous apercevoir.

BERNARD.

Mes chers amis, avant de nous rendre à ma campagne, je veux profiter de notre réunion pour vous faire part d'un changement survenu dans ma maison de commerce. (*Surprise générale.*) Vous connaissez tous les services importans que M. Jules m'a rendus depuis qu'il est près de moi : j'ai cru ne pouvoir mieux les reconnaître qu'en lui assurant un sort qui le fixât pour toujours dans ma maison. Ainsi, dès aujourd'hui il est mon associé.

(*Tout le monde, excepté Jenneville et Victor, fait un signe d'approbation.*)

JULES, *confus de joie.*

Mon bienfaiteur !!....

BERNARD.

Oui, mon ami, tu es mon associé. (*Tirant un papier de sa poche, qu'il présente à Jules.*) En voici l'acte : il n'y manque plus que ta signature.

JULES, après avoir parcouru le papier.

Quoi ! une mise de fonds de trente mille francs : à moi !
Comment pourrais-je m'acquitter avec vous ?

CLÉMENTE, qui est passée près de Jules, à demi-voix à Jules.

En ne pensant plus à nous quitter.

JULES, hors de lui.

M. Bernard, comment vous exprimer.....

BERNARD.

C'est bien ; laissons cela, nous y reviendrons : partons, mes
mes amis, partons. Jules, songe que je t'attends à huit heures.

CLÉMENTE, à demi-voix, à Jules.

Tout n'est peut-être pas désespéré. A ce soir ; ne manquez pas.
(*Tout le monde part. Jenneville et Victor s'entretiennent en regardant Jules, qui remonte aux appartemens.*)

DEUXIEME TABLEAU.

Le théâtre représente la maison de campagne de M. Bernard, vue extérieurement et faisant face au public. A partir du sixième plan gauche de l'acteur, une grille entoure le jardin et sépare la maison de l'avant-scène. A droite, au premier plan, un mur longeant les deux premiers plans, et dont le retour, qui fait face au public, est en ruines. Se rapprocher le plus possible de la gravure du Duel, de Vigneron.

SCÈNE XVIII.

PAUL, avec ouvriers.

Six heures viennent de sonner : mes amis, dépêchons-nous,
M. Bernard ne peut tarder à arriver.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BERNARD.

BERNARD.

Bien, mes amis, c'est à merveille. Paul, conduis ces braves
gens à l'office et fais-les rafraichir. Ah ! tu prieras M. Jenneville de venir me trouver ici.

(*Les ouvriers sortent en faisant de grandes salutations à Bernard.*)

SCÈNE XX.

BERNARD, seul, après avoir un instant réfléchi.

On !, je crois que c'est le meilleur parti à suivre.... Abordons

franchement la question avec Jenneville, et je suis persuadé qu'il ne pourra me blâmer de vouloir faire le bonheur de ma fille et de Jules.

SCÈNE XXI.

BERNARD, JENNEVILLE.

JENNEVILLE.

L'un de vos domestiques vient de me prévenir que vous m'attendiez en cet endroit.

BERNARD.

Oui, mon cher Jenneville, j'ai voulu profiter du moment où mes amis parcourent mon jardin, pour avoir avec vous un entretien particulier.

JENNEVILLE.

Je suis tout à vous, Monsieur.

BERNARD.

Il s'est passé bien du nouveau depuis notre dernière conversation.... Vous voyez le père le plus embarrassé....

JENNEVILLE.

Auriez-vous dans votre commerce éprouvé quelque perte ?

BERNARD.

Je ne crois pas avoir à redouter ce malheur..... Mais c'est pour vous que je suis vivement affligé.

JENNEVILLE.

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, de grâce.

BERNARD.

Ne voulant que le bonheur de ma fille, j'ai cru ne pouvoir le mieux placer qu'en vous confiant son sort ; jugez d'après cela de la peine que je ressens d'être forcé de vous retirer ma parole.

JENNEVILLE.

Quoi ! Monsieur, tout est disposé pour cet hymen ; tout Paris en est instruit ; et c'est l'instant où vos amis sont réunis que vous choisissez pour me faire un tel aveu !

BERNARD.

Je conçois très bien tout ce que vous seriez en droit de me dire. Mais si vous aimiez ailleurs et qu'on voulut vous faire épouser une autre femme ; dites-moi, n'est-ce pas alors que, plein de confiance dans la tendresse d'un père, vous lui feriez connaître vos secrets sentimens ?... Ma Clémence ne pouvait se

conduire autrement ; elle vous eût préféré à tout autre , si déjà son cœur , avant de vous connaître , n'eût fait un autre choix... Soyez mon juge ; puis-je vouloir le malheur de mon enfant?... Vous avez des sentimens trop délicats pour me donner un conseil contraire.

JENNEVILLE, *se contraignant.*

Votre bonne opinion , Monsieur , m'honore infiniment. Cependant une rupture aussi précipitée pourrait être interprétée d'une toute autre manière. Vous conviendrez alors que je serais en droit de vous adresser quelques reproches.

BERNARD.

Aussi sais-je bien de vouloir les éviter. C'est en présence de toute ma famille et de mes amis que je veux vous faire une réparation digne de vous.

JENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas , et je préfère me retirer. (*Fausse sortie.*)

BERNARD, *l'arrêtant.*

Je ne puis y consentir.

JENNEVILLE.

Quoi ! vous voulez....

BERNARD.

Je n'exige rien ; l'amitié seule vous prie de rester , et vous ne voudriez pas m'affliger par un refus.

JENNEVILLE.

Je cède à vos instances , Monsieur.

BERNARD, *d'un air affectueux.*

J'avais bien jugé de vos sentimens.

JENNEVILLE.

Je ne vous demande pas si mon rival préféré est M. Jules ?

BERNARD.

Vous venez de le nommer ; j'ignore , il est vrai , qu'elle fût sa famille ; jusqu'à présent il a gardé à ce sujet le plus profond silence ; mais il est sage , actif ; en lui donnant ma Clémence je consolide le titre qu'il a déjà reçu de moi ce matin. Faire le bonheur de tout ce qui nous entoure , n'est-ce pas s'assurer celui de ses vieux jours ?

JENNEVILLE.

Croyez que je le partage sincèrement... (*A part.*) Je m'en vengerai !

PAUL, *au fond, à Bernard.*

Monsieur, votre notaire vous attend dans votre cabinet.

BERNARD, *au domestique.*

J'y vais. Mon cher Jenneville, je compte toujours sur la promesse que vous m'avez faite de ne pas nous quitter aujourd'hui.

JENNEVILLE, *avec une rage concentrée.*

Vous me reverrez.....

SCÈNE XXII.

JENNEVILLE *seul, après un moment de silence.*

Et je souffrirais un pareil affront ! non. Ce ne sera pas impunément qu'un petit commis l'emportera sur moi ! Qu'il tremble ! son sort est entre mes mains.

SCÈNE XXII.

JENNENILLE, VICTOR, *accourant.*

Victoire ! mon ami, victoire ! Il était au rendez-vous.... J'ai parlé de ton mariage.... On déjeûnera et l'on ne se battra pas.

JENNEVILLE, *serrant avec force la main de Victor.*

Il ne se battra pas. !!!

VICTOR, *retirant vivement sa main.*

D'honneur ; il est confus, il m'a fait ses excuses.

JENNEVILLE.

Il paiera cher tant d'audace !

VICTOR.

Tu m'effraies ! A qui en as-tu donc ?

JENNEVILLE, *avec une fureur concentrée.*

Apprends..... Bernard me retire sa parole.

VICTOR, *stupéfait.*

'Bah !!!

JENNEVILLE, *avec un ton de mépris.*

C'est à ce Jules qu'il donne sa fille.

VICTOR.

En ce cas, que faisons-nous dans cette maison ?... Partons !

JENNEVILLE.

Me crois-tu donc devenu assez lâche pour souffrir qu'un autre l'emporte sur moi ? Je verrai ce Jules qu'on me préfère. Il faut qu'il renonce à la main de Clémence.

VICTOR.

Oui, je t'entends..... Les procédés habituels..... Tu me fais frémir. Insensé! Bernard accordera-t-il la main de sa fille au meurtrier de Jules ?

JENNEVILLE.

Non ; mais du moins je me serai vengé de l'insolente prétention de ce petit commis.

VICTOR.

Cher Jenneville, veux-tu une bonne fois écouter mes conseils?... Tu laisseras conclure ce mariage que nous ne pouvons empêcher, et demain nous signerons avec Jules, au café de Paris, un traité de paix plus utile que tes projets de vengeance.

JENNEVILLE.

Esprit étroit. Tu n'as donc jamais éprouvé ce qu'un refus a d'outrageant ?

VICTOR.

Que veux tu, mon cher, on n'a pas toutes les qualités ; j'étais né pour être diplomate.

- JENNEVILLE, avec impatience.

Te tairas-tu, quelqu'un approche.

VICTOR.

C'est Jules!... Au nom du ciel, tâche de te contraindre, il y a peut-être moyen de s'entendre.

JENNEVILLE.

Trêve à tes sermons... Ecoute, et ne dis mot.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Pardon, messieurs, je croyais M. Bernard avec vous. (*Fausse sortie.*)

JENNEVILLE.

Veillez vout arrêter un instant ; il faut que nous ayons ensemble une explication.

JULES.

De quoi s'agit-il, Monsieur ?

JENNEVILLE.

Oubliant ce que vous deviez à M. Bernard, qui a daigné vous vous recueillir chez lui, vous n'avez pas craint d'abuser de votre

ascendant sur le cœur de sa fille pour la détourner d'un hymen que mon rang et ma fortune devaient lui faire désirer.

JULES.

Ce que vous me dites, Monsieur, a droit de me surprendre ; toute démarche indigne d'un galant homme répugne à mon honneur ; c'est vous dire assez, je pense, que vous m'imputez à tort une semblable conduite. (*Avec fermeté.*) Quant à mes sentimens secrets, je n'en dois compte à personne.

JENNEVILLE.

Il se peut, mais il faut renoncer à votre amour.

JULES.

Le sacrifice serait pénible....

JENNENILLE, *avec ironie.*

Vous croyez ?...

JULES.

Jamais je ne ressentis autant d'amour qu'en ce moment.

JENNEVILLE.

Je vous en guérirai.

JULES.

La tâche est difficile.

JENNEVILLE.

C'est à moi que vous faites un pareil compliment ?

JULES.

Il vous était facile de l'éviter.

JENNEVILLE, *avec mépris.*

Avez-vous pu penser que je céderais la main de Clémence à un rival tel que vous ?

VICTOR, *d part.*

Ça s'échauffe.

JULES.

Prenez garde, Monsieur, je suis opiniâtre lorsqu'on veut me faire la loi.

VICTOR, *d part.*

Il a du bon, le jeune homme.

JENNEVILLE, *loisant Jules.*

Mais, Monsieur, vous le prenez avec moi sur un ton....

JULES *avec fierté.*

Qui convient à mon caractère.

VICTOR.

(*A part.*) Encore un duel ! (*Haut à Jules.*) Vous ignorez donc à qui vous avez affaire ?

JULES, avec ironie.

J'en appelle donc à la loyauté de Monsieur....

JENNEVILLE.

De l'ironie ! Misérable ! (*Jenneville fait signe de donner un soufflet à Jules ; Victor se précipite au milieu d'eux.*)

PAUL, entrant.

M. Jules, M. Bernard vous demande.

JULES.

J'y vais. (*Paul sort.*)

JENNEVILLE.

Votre soumission ne vint jamais plus à propos.

JULES.

Point d'éclat, Monsieur, vous m'avez insulté, j'exige une réparation.

VICTOR.

Mes chers amis, de grâce, écoutez-moi. Voyons, de quoi s'agit-il ?... d'une rivalité, et de sa conséquence naturelle un duel est nécessaire, j'en conviens.... Entre gens d'honneur c'est l'usage.... Mais le moment n'est pas favorable ; toute la société se promène dans le parc, vous ne pouvez vous dispenser d'y paraître.... Ainsi, croyez-moi.... remettons la partie à demain.... avant déjeuner....

JULES, à Victor.

Le tour est adroit, votre parent doit vous savoir gré de prendre ainsi sa défense.

JENNEVILLE, hors de lui.

Vous paierez cher les paroles qui viennent de vous échapper !

VICTOR.

Je crois entendre du bruit.

JENNEVILLE, à Jules.

Pendant la fête nous terminerons.

JULES.

Soit.

JENNEVILLE.

Le lieu du rendez-vous ?

JULES.

Derrière ce pavillon.... L'heure ?...

JENNEVILLE.

Je vous en avertirai.

JULES.

Je vous rappellerai votre parole si vous l'oubliez.

VICTOR *en entraînant Jenneville.*

Tu es une mauvaise tête, je te le répète, demain en déjeunant, c'était facile....

SCÈNE XXIV.

JULES *seul.*

Oui, j'y serai.... Imprudent!... Un duel dans la maison de mon bienfaiteur. Cruelle situation! Tout va donc finir pour moi?

SCÈNE XXV.

JULES, BERNARD.

BERNARD, *avec inquiétude.*

Je te cherchais. Ce que l'on vient de me dire est-il vrai? Falbert....

JULES.

Est loin de Paris. Oui, Monsieur, cette fête n'était qu'un piège adroit tendu par ce banquier à ses créanciers.

BERNARD.

L'infâme! il me porte un coup funeste.

JULES, *vivement.*

Non, mon cher bienfaiteur, vous ne perdrez rien; tout est sauvé.

BERNARD.

Sauvé!!!.... Mais par quel moyen?

JULES.

Mettant à profit la connaissance que j'avais des bureaux de M. Falbert, j'ai été assez heureux pour le trouver, au moment où, profitant du tumulte de sa fête, il se disposait à sortir furtivement de son cabinet et à gagner une chaise de poste qui l'attendait à la porte de son jardin, pour le conduire promptement en Belgique; l'éclat que toute résistance de sa part pouvait occasionner lui fit prendre le parti de satisfaire à ma demande, et voici vos connoissemens et les cent mille francs versés chez lui il y a deux jours.

BERNARD, *serrant Jules dans ses bras.*

Mon ami, comment jamais m'acquitter envers toi!

JULIUS.

Vous acquitter envers moi, Monsieur ! Ce matin, n'avez-vous pas déjà fait plus que mes services ne méritent ?

BERNARD.

Ce n'est point encore assez.... Mais j'aperçois ma fille avec tous nos amis ; tu vas voir si je suis un ingrat.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, CLÉMENCE, JENNEVILLE, VICTOR, AMIS ET PARENS.

BERNARD, *prenant la main de Jenneville.*

Bien, mon ami, je suis content de vous.

JENNEVILLE.

Ne vous l'avais-je pas promis ?

VICTOR.

Pour tout au monde, dans notre famille, on ne manque jamais à sa parole.

BERNARD, *d Jules.*

Mon ami, ce matin je t'ai trouvé digne d'être mon associé, ce soir je te donne ma fille. (*Surprise générale.*) (*A part.*) Ne viens-tu pas de la mériter ? (*Il remonte la scène avec Clémence.*)

JULIUS, *transporté de joie.*

Ah ! Monsieur.... Mademoiselle.... (*S'adressant à Jenneville.*)
Monsieur, vous avez donc....

CLÉMENCE.

Renoncé à ma main, dès que mon père lui a fait connaître notre amour. Jules, nous devons assurer Monsieur de toute notre reconnaissance.

JENNEVILLE, *avec une froide politesse.*

C'est une faible compensation à qui pouvait vous obtenir.

BERNARD

Mes amis, montons au salon ; aussi bien voici des musiciens qui réclament vos présences.

JENNEVILLE, *bas à Jules.*

Vous vous rappelez vos paroles injurieuses ?

JULIUS, *bas également.*

Je serai au rendez-vous.

BERNARD, *s'adressant aux ouvriers qui arrivent avec leurs familles.*

Suivez-nous, mes amis. Par votre zèle et vos travaux vous

m'enrichissez, il est bien juste que vous partagiez notre félicité.

(*Toute la société remonte dans le salon du premier. Les ouvriers entrent dans la pièce du rez-de-chaussée.*)

BERNARD, à Jules.

Est-ce que tu ne viens pas ?

JULES.

Je vous suis ; je vais d'abord m'assurer que rien ne manque aux ouvriers.

BERNARD, en présentant la main de Clémence à Jenneville.

Venez, mon cher Jenneville.

SCENE XXVII.

JULES seul.

(*A un domestique.*) Paul, tu vas me suivre. Il faut donc renoncer au bonheur ? Ah ! du moins que Bernard apprenne qui je suis. (*Il sort suivi du domestique.*)

SCENE XXVIII.

(*Pendant toute cette scène l'on entend la musique des contredanses ; des cris de joie partent du rez-de-chaussée, où l'on voit danser les ouvriers.*)

Le bal de la société de Bernard est au premier. Celui-ci est placé près d'une fenêtre de manière à être bien vu du spectateur.

JENNEVILLE, VICTOR, UN TÉMOIN.

(*Ils arrivent de derrière la maison.*)

JENNEVILLE.

Tu penses qu'on ne nous a pas vu sortir.

VICTOR.

C'est impossible, il y a tant de monde !... Tu persistes donc toujours ?

JENNEVILLE.

Plus que jamais.

VICTOR.

Tout cela finira mal.

JENNEVILLE.

Cesseras-tu bientôt tes lamentations ?

VICTOR.

Si tu voulais, il en est temps encore...

JENNEVILLE.

Laisse-moi... qui te retiens ?... pars...

VICTOR.

Partir !... qui remplirait près de toi les devoirs de l'amitié, s'il t'arrive à être....

JENNEVILLE.

A moi ! ..

VICTOR.

Un coup de maladroit.

JENNEVILLE, avec humeur.

Reste donc, mais fais-moi grâce de ton bavardage.... L'on marche de ce côté..... chut ! écoutons.

(Jenneville et Victor se retirent.)

SCÈNE XXIX.

(La position de cette scène, à l'instant où Jules reçoit le coup d'épée, doit rappeler le tableau de Vignerou.)

LES MÊMES, JULES, PAUL, DEUX TÉMOINS.

JULES, à un domestique, en lui remettant une lettre.

A lui seul, entends-tu ? Evite surtout que M^{lle} Clémence te questionne. *(Le domestique sort.)*

JENNEVILLE.

C'est lui !

JULES, à Jenneville.

Je vous cherchais ; partons.

JENNEVILLE,

Nous serons parfaitement dans cette cour.

JULES.

Quoi !... sous les fenêtres.

JENNEVILLE.

Le bruit des instrumens empêchera d'entendre...

VICTOR, se plaçant entre eux.

Mes bons amis, il est si agréable de s'entendre.....

JENNEVILLE.

Jamais !

(Jules et Jenneville se débarrassent de leurs habits et croisent le fer. L'on aperçoit dans ce moment le domestique qui remet une lettre à Bernard. Grande confusion dans le bal.)

JENNEVILLE, portant un coup d'épée à Jules.

Voilà mon consentement à ton mariage.

JULES.

Clémence!..... (*Il tombe.*)

VICTOR.

Pauvre jeune homme!

(*Jenneville essuie son épée avec son mouchoir.*)

SCÈNE XXX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, CLÉMENTE, BERNARD, TOUTE LA SOCIÉTÉ, LES OUVRIERS ET DES DOMESTIQUES QUI PORTENT DES FLAMBEAUX.

CLÉMENTE, apercevant Jules étendu.

Jules! mon époux! (*Elle se précipite sur lui.*)

BERNARD.

Mon ami... Jules... Dubreuil...

JENNEVILLE.

Dubreuil! dites-vous?

BERNARD.

Oui, malheureux, Jules Dubreuil, le fils de l'infortunée Elise!

JENNEVILLE, se précipitant sur le corps de Jules.

Mon frère!

TOUT LE MONDE.

Son frère!!!

(*Quelques ouvriers et deux domestiques relèvent Jenneville, qui est évanoui.*)

VICTOR, regardant Jenneville.

La mort de son frère!!! voilà donc la cruelle leçon que lui réservait la Providence!

FIN.